

Laurent Girouard, un pionnier de l'archéologie québécoise

Claude Chapdelaine

Volume 43, Number 2-3, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026113ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026113ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chapdelaine, C. (2013). Laurent Girouard, un pionnier de l'archéologie québécoise. *Recherches amérindiennes au Québec*, 43(2-3), 113–117.
<https://doi.org/10.7202/1026113ar>



Laurent Girouard, un pionnier de l'archéologie québécoise

Claude Chapdelaine

Département
d'anthropologie,
Université de
Montréal

LA PRATIQUE ARCHÉOLOGIQUE est un phénomène récent au Québec quand on compare son histoire à celle des pays européens. Si l'archéologie québécoise est une jeune discipline qui construit toujours ses fondations, rien ne l'empêche d'amorcer un regard sur ses débuts pour mieux apprécier le chemin parcouru et, au passage, honorer ses pionniers. C'est l'objectif avoué de ce texte.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire de l'archéologie au Québec, nous devons rappeler que cette discipline, qui remonte au milieu du XIX^e siècle en Europe, ne compte pas de véritables représentants en sol québécois avant le début de la Révolution tranquille. Les premiers archéologues québécois vont apprendre « sur le tas », comme on dit ; d'autres iront chercher une expertise ailleurs au Canada, aux États-Unis et en Europe. Sans affirmer que l'archéologie québécoise n'existe pas avant 1961, disons simplement qu'elle est peu pratiquée.

Pour bien comprendre la place et le rôle de Laurent Girouard dans le développement de l'archéologie au Québec, il faut absolument retracer les grandes étapes de cette discipline qui a déjà fait l'objet, pour les intéressés, de quelques synthèses que je n'essaierai pas de résumer (Clermont 1982 ;

Martijn 1974, 1978, 1998 ; Martijn et Cinq-Mars 1970). Je présente plutôt une version personnelle, une brève synthèse, qui correspond à ce que j'ai enseigné pendant vingt-cinq ans dans le cadre du cours de baccalauréat sur la préhistoire du Québec. Nous pourrions ensuite discuter de la contribution de Laurent Girouard en tant que chercheur passionné et enthousiaste à cette époque charnière des années 1960.

UNE PETITE HISTOIRE DE LA DISCIPLINE

L'année 1961, éloquentement racontée par Norman Clermont dans un texte inédit pour célébrer les 50 ans du département d'anthropologie, est décisive à plusieurs égards pour l'anthropologie et l'archéologie au Québec. Pour Clermont, « la création du département d'anthropologie de l'Université de Montréal ne fut qu'un autre fait divers de cette année 1961 [...] mais il y avait beaucoup d'enthousiasme... »

Ma ligne de temps débute vers 1965 avec l'entrée en scène de Laurent Girouard et elle s'estompe vers 1980 avec son retrait de l'archéologie de terrain. Pour discuter du rôle d'un pionnier, il faut nécessairement remonter dans le temps. C'est à un bond d'un demi-siècle dans le passé que je vous convie pour mieux

apprécier le développement de l'archéologie québécoise. Elle s'agit bien avant 1961 mais le cadre de son développement se met définitivement en place cette année-là avec la création simultanée du ministère des Affaires culturelles du Québec et de son service d'archéologie et d'ethnologie, où seront prises les décisions concernant le développement de cette jeune discipline. En plus du département d'anthropologie de l'Université de Montréal, il faut souligner aussi la création de départements semblables à McGill et à Laval. L'anthropologie prend son envol, et l'archéologie sera proposée, souvent timidement, aux étudiants des sciences sociales.

L'enseignement de l'archéologie débute lentement dans les universités québécoises au cours des années 1960 alors que les intérêts en la matière sont orientés ailleurs que sur le Québec. Le développement de l'archéologie passe alors par l'attrait suscité par les grandes civilisations et par l'Ancien Monde. Les professeurs québécois sont rares ou absents de la scène, et c'est normal de s'intéresser à ce qui se passe ailleurs. À cette époque, l'anthropologie et l'archéologie passent pour des disciplines qui permettent de voyager.

L'intérêt pour l'histoire amérindienne locale prendra progressivement de l'importance, et les étudiants demandent des cours pour en apprendre davantage. Le rôle des étudiants dans le développement d'une archéologie québécoise n'est pas à négliger et, à mon humble avis, l'effet catalyseur fut la création de la Société d'archéologie préhistorique du Québec (SAPQ). Nous y reviendrons plus loin. Le département d'anthropologie de l'Université de Montréal répondra à cette agitation étudiante avec la nomination de Norman Clermont comme professeur d'archéologie. L'enseignement de l'archéologie du Québec et la formation des futurs archéologues prendront leur essor à partir de 1973.

Vers la fin des années 1970, le nombre d'archéologues pratiquant au Québec était suffisant pour fonder une nouvelle association des archéologues du Québec qui verra le jour en 1979. Le besoin d'affirmation des archéologues diplômés fut de s'assurer que les nouvelles lois soient bien appliquées, et que la pratique soit bien encadrée à partir des nouvelles réglementations, dont la loi sur les biens culturels, qui couvrait la pratique archéologique. Dans ce nouvel encadrement législatif de la discipline, la place des archéologues amateurs diminuera progressivement, et les archéologues diplômés assureront désormais la qualité du travail de terrain.

En plus de la fondation de l'AAQ (Association des archéologues du Québec) en 1979, il faut noter la création des premières firmes de consultants en archéologie à partir de 1978. Ce phénomène prendra de l'ampleur au cours des années 1980, rendant évidente la nécessité d'avoir de nombreux intervenants pour les différents projets d'impacts impliquant une intervention archéologique. La préhistoire

du Québec se lisait désormais en français, et ces efforts débutent avec la publication par le ministère des Affaires culturelles, qui lançait ainsi sa collection « Cahiers du patrimoine », des mémoires de maîtrise de Laurent Girouard (1975a) et de Daniel Chevrier (1977), ainsi que celle d'une première synthèse sur Pointe-du-Buisson (Clermont et Chapdelaine 1982).

Cette brève synthèse s'arrête au début des années 1980 au moment où Laurent Girouard n'œuvre plus en tant qu'archéologue de terrain mais consacre plutôt ses énergies à assurer une gestion efficace de l'archéologie au sein d'Hydro-Québec. Encore aujourd'hui, en 2014, malgré le chemin parcouru, la discipline archéologique au Québec est toujours jeune, cherchant à construire sur les meilleures bases possibles tout en faisant valoir sa tradition et son héritage, qui remontent aux années 1960 et 1970 à l'époque où Laurent Girouard était un acteur important et incontournable.

Pour discuter de la carrière d'archéologue de Laurent Girouard, je dois d'abord parler de la Société d'archéologie préhistorique du Québec (SAPQ), puis de son investissement intensif concernant les Iroquoiens du Buisson à Melocheville et ceux de Mandeville à Tracy.

LA SAPQ ET LAURENT GIROUARD

Dans cette trame historique, j'ai toujours insisté sur le rôle de la Société d'archéologie préhistorique du Québec (SAPQ). Fondé en 1965, il s'agissait du premier regroupement d'archéologues qui affichaient un engouement pour le passé des autochtones du Québec. Ces passionnés de l'archéologie délaissaient les chantiers exotiques du Mexique, de l'Europe et du Proche-Orient pour s'intéresser aux Iroquoiens et aux Algonquiens, et à leurs ancêtres qui occupaient le territoire québécois. La fondation de la SAPQ correspond à un éveil profond sur notre histoire et, sans être à contre-courant, elle emboîtait le pas à d'autres organisations du Canada et des États-Unis qui, comme elle, avaient décidé d'accorder une place de choix à l'archéologie préhistorique locale et régionale menant au développement de l'archéologie professionnelle au Québec. Dans le foisonnement de tous ces efforts pour mieux connaître le passé québécois, les membres de la SAPQ, les étudiants expérimentés en archéologie, tout comme les amateurs d'archéologie collaborent pour sauver ce qui peut être sauvé et fouiller le plus méthodiquement possible les premiers sites, et amorcer un programme de publication des résultats de leurs recherches.

Les principaux chercheurs qui ont constitué la SAPQ sont Laurent Girouard, Serge-André Crête et Gérald McKenzie, sans oublier des liens étroits avec les anthropologues Rémi Savard, Sylvie Vincent et José Mailhot du Laboratoire d'anthropologie amérindienne. Gérald quittera assez rapidement la SAPQ pour occuper un poste de

direction dans une école d'un territoire qui allait devenir le Nunavik. Serge-André deviendra professeur d'anthropologie au cegep Édouard-Montpetit et il le restera durant toute sa carrière, délaissant progressivement l'archéologie et la pratique active pour se consacrer à l'enseignement collégial.

Il faut avouer que la SAPQ a eu la main heureuse dès sa fondation. En effet, les trois sites sur lesquels elle a effectué ses principales interventions sont, encore aujourd'hui, de la plus haute importance pour notre compréhension de la préhistoire du Québec. Il s'agit des sites de Pointe-du-Buisson, de Mandeville et de La Martre (SAPQ 1970). C'est d'ailleurs à Pointe-du-Buisson, après les interventions de la SAPQ, que s'est installée la première école de fouilles de l'Université de Montréal consacrée à la préhistoire québécoise, de 1977 jusqu'à l'an 2000.

Laurent a incarné la SAPQ dans le long terme par son dynamisme, son implication, son goût de la bataille et de la revendication. Sa présence a été nécessaire à la cause de l'archéologie, et sa verve lui a souvent servi pour s'imposer. Certes, il dérangeait, mais il travaillait surtout au développement des connaissances, et pour moi c'est ce qui compte.

LAURENT GIROUARD IROQUOIANISTE

Même si la petite histoire sur les origines des premières fouilles archéologiques de la SAPQ à Pointe-du-Buisson repose sur une anecdote – en 1965, Gérald McKenzie, un campeur assidu de la région, y aurait attiré ses compagnons de classe Crête et Girouard pour vérifier la présence d'une cache d'armes des Patriotes de 1837 sur cette splendide pointe surplombant le fleuve –, l'engouement et l'intérêt de Laurent Girouard pour les occupations amérindiennes du Buisson, en particulier la poterie, me semblent indéniables. Par la suite, la SAPQ retourne assidûment au Buisson jusqu'en 1971, confirmant le vaste potentiel des emplacements visités. Quand on lit les rapports de la SAPQ (1967, 1968, 1969, 1970), la découverte de la station 2 à l'été 1967, et plus particulièrement ce qui semble être une occupation iroquoienne du Sylvicole supérieur, suscite chez Girouard un très grand intérêt qui se concrétisera en 1972 par le dépôt de son mémoire de maîtrise sur la présence iroquoienne sur cette station de Pointe-du-Buisson. Ce mémoire, publié en 1975, constituait alors la référence pour tous ceux qui voulaient étudier et décrire une collection céramique iroquoienne.

Fort de son expérience sur l'impressionnante collection de vases iroquoiens du site du Buisson, Laurent Girouard veut étendre son expertise. Il se retrouve à Lanoraie en 1970 pour y faire des sondages, mais c'est surtout par l'entremise de René Ribes, qui, en 1969, lui signale l'existence d'un site très prometteur à Tracy, que Girouard amorce le chantier de sa carrière au site Mandeville. La rencontre entre Laurent Girouard et Jean Mandeville, fils du propriétaire et découvreur du site, sera

bénéfique. S'amorce alors un chantier qui s'échelonnait sur sept ans, où l'enquête se veut la plus scientifique possible (SAPQ 1971). Tous les moyens sont utilisés, de la flottation à l'enregistrement vidéo, pour documenter les techniques de fouilles. À mon humble avis, et je ne peux pas être impartial, il s'agit probablement de la plus importante fouille des années 1970 au Québec et celle-ci s'est probablement faite avec le plus petit budget. Les ressources humaines étaient là, disponibles, fringantes, dévouées, généreuses, mais la structure de la recherche était, elle, déficiente, même au niveau universitaire. La qualité de la fouille du site Mandeville est exceptionnelle pour cette époque. Et je dois avouer sans hésitation qu'aujourd'hui, je paierais de ma poche pour avoir la chance de fouiller un site comme Mandeville.

Le site Mandeville était riche, complexe, et permettait à Laurent de poursuivre ses recherches sur les Iroquoiens du Saint-Laurent amorcées avec l'étude de la station 2 de Pointe-du-Buisson. Les fouilles avaient révélé une organisation spatiale singulière avec au moins cinq maisons-longues et un dépotoir. À plusieurs égards, le site Mandeville constituait un laboratoire que Laurent Girouard chérissait et, malgré quelques publications (Girouard 1972, Barré et Girouard 1978), le contexte de la recherche de l'époque ne lui permettra pas de se consacrer à temps plein sur l'analyse et la rédaction d'une monographie sur ce site important.

Laurent Girouard sera en charge des fouilles au site Mandeville à Tracy de 1969 à 1974, puis une dernière saison sera effectuée en 1975 au cours de laquelle Georges Barré et Jean Mandeville assurent la direction. Girouard collabore au premier ouvrage de synthèse sur la préhistoire du Québec (Barré et Girouard 1978). En 1974 il fera un inventaire sur l'île d'Orléans (Girouard 1975b); en août 1979 il sondera avec succès le site Masson à Deschambault (Girouard 1979a) – un village iroquoien qui sera fouillé ultérieurement –, et entre 1977 et 1979 il participera à quelques interventions sur le terrain à la Place Royale de Québec (Girouard 1979b).

Alors que le froid d'un hiver précoce s'installe sur la pointe de Québec au site de la Place Royale, la découverte de sépultures amérindiennes en fin de chantier, en 1977, impose une approche dynamique et originale pour augmenter la qualité de la fouille. Dans le but de maximiser cette découverte surprenante, Girouard décide, avec l'appui du ministère des Affaires culturelles, de faire mouler une gangue en plâtre autour des deux fosses et d'acheminer ces moules au laboratoire de Norman Clermont à l'Université de Montréal pour la fouille de ces coquilles sépulcrales (Clermont et Chapdelaine 1992 : 153-158). J'ai assisté à ces manœuvres, et les murs du laboratoire, s'ils pouvaient parler, nous diraient toute l'effervescence de cet épisode singulier dans l'histoire de la pratique archéologique au Québec.

Entre 1980 et 1995, il connaîtra une deuxième carrière en tant que gestionnaire et penseur dans un poste d'archéologue à Hydro-Québec. En plus d'y avoir « imposé » l'archéologie par le biais de la loi sur l'environnement, il y travaillera sur un ambitieux projet de gestion des données archéologiques en essayant d'intégrer des technologies de l'informatique. Il développera une base de données relationnelles, avant-gardiste à cette époque, et dont les fondements s'imposent de plus en plus aujourd'hui avec l'intégration des systèmes d'information géographique (SIG). Mon histoire s'arrête ici.

EN TERMINANT

Quand vient le temps d'honorer un individu qui a marqué une histoire et un territoire, il y a plusieurs pistes que nous pouvons suivre. J'ai surtout retenu celle du scientifique et un peu celle de l'homme, de l'individu. Si je suis plus à l'aise pour discuter et commenter la contribution de Laurent Girouard comme scientifique, comme chercheur ou comme archéologue, je tiens à mentionner quelques points concernant l'homme. J'aimerais d'abord souligner son enthousiasme comme archéologue, car, si tout le monde était débordant d'enthousiasme dans un projet, cette ferveur émanait d'abord des personnes en charge. En deuxième lieu, c'est sa générosité et sa propension à faire confiance aux jeunes qui le caractérisent comme individu, et une grande partie de ses efforts a été d'encourager les jeunes en leur transmettant son enthousiasme et son intérêt profond pour les sociétés amérindiennes. Mes contacts avec Laurent Girouard ont toujours été cordiaux, et nos rares différends étaient sans doute liés à mon affiliation institutionnelle, car Laurent a toujours voulu conserver une certaine autonomie de pensée sans véritable attache institutionnelle. Nous avons collaboré à la revue *Recherches amérindiennes au Québec*, qu'il a cofondée en 1971 avec Sylvie Vincent et plusieurs autres personnes, sur l'initiative de Camil Guy et de Charles A. Martijn. Il est également l'un des fondateurs de la Société Recherches amérindiennes au Québec (1973) qui publie, encore aujourd'hui, la revue éponyme et des monographies sur les populations autochtones. Quand venait le temps de faire valoir la richesse de notre patrimoine et le savoir-faire des archéologues québécois, nous pouvions tous compter sur Laurent.

Comme plusieurs chercheurs, Laurent a connu des joies et des déceptions. Son intérêt et son enthousiasme n'ont jamais été vraiment soutenus par des fonds adéquats. Il œuvrait à une époque où il n'y avait pas de véritable structure pour valoriser et favoriser la recherche à long terme. Son dévouement à Pointe-du-Buisson, qui atteint son point culminant avec la découverte et la fouille de la station 2, sera prolongé et transposé au site Mandeville où, avec très peu de moyens, il a continué son œuvre en vue d'assembler l'une des plus importantes collections d'un site iroquoien du Saint-Laurent. J'ai eu la chance d'être là

au bon moment – et d'être assez jeune et frondeur pour oser essayer de chausser les souliers de Laurent et de m'approprier, le temps de rédiger une thèse de doctorat, le résultat d'un travail rigoureux, détaillé et méthodique étalé sur une dizaine d'années. Même si mon nom est aujourd'hui associé au site Mandeville (Chapdelaine 1989), je me dois de souligner aux lecteurs toute l'importance des efforts consentis par Laurent Girouard pour constituer ces archives de grande qualité.

Son rôle comme iroquoianiste a été et est encore reconnu par tous ceux qui veulent en apprendre plus sur la station 2 et sur la méthodologie pour décrire la poterie domestique. Je me dois de souligner son implication dans le dossier des Iroquoiens du Saint-Laurent, et avec la fouille du site Mandeville il demeure sans conteste un précurseur dans ce domaine. Par la suite, d'autres archéologues ont repris le flambeau avec le même enthousiasme et la même ferveur que Laurent.

L'archéologie québécoise, si jeune soit-elle, est aujourd'hui riche d'une tradition qui repose sur le vécu de nombreux archéologues maintenant à la retraite ou décédés. C'est aussi pour leur rendre hommage que j'ai accepté d'écrire ces quelques pages pour honorer celui qui se « cache » derrière ma thèse de doctorat – et qui a aussi facilité mon initiation sur les différentes stations de Pointe-du-Buisson en insistant sur l'importance du travail à faire pour développer l'archéologie québécoise. Tout en remerciant Laurent Girouard pour toutes les portes qu'il a ouvertes pour les jeunes archéologues, je voudrais aussi souligner l'apport considérable de feu Serge-André Crête à l'avancement des connaissances et à la formation en archéologie ; de Roger Marois, pour son rôle, au gouvernement fédéral, dans la défense des intérêts du Québec en matière de patrimoine, tout comme pour ses contributions à l'archéologie du Bouclier et de l'Abitibi. En terminant, un dernier mot pour souligner la contribution exceptionnelle de Norman Clermont, qui a aussi participé à quelques reprises aux interventions de Laurent Girouard, en particulier lors des fouilles des sépultures de la Place Royale de Québec.

Entre les années 1960 et 1980, l'archéologie québécoise prend son envol, et c'est en grande partie grâce au travail de plusieurs pionniers consacrés au développement de cette discipline, surtout en archéologie préhistorique (l'archéologie portant sur la période historique prendra son essor à partir des années 1980). L'archéologie québécoise, naissante et titubante dans les années 1960 et 1970, est aujourd'hui bien implantée comme discipline scientifique. Laurent Girouard y a joué un rôle de premier plan pour ensuite poursuivre son implication en tant que gestionnaire. Il a donc occupé la scène pendant plus de trente ans et il mérite amplement l'hommage qui lui est consacré. Un dernier mot : merci.

Bibliographie

- BARRÉ, Georges, et Laurent GIROUARD, 1978 : « Les Iroquoiens : premiers agriculteurs ». *Recherches amérindiennes au Québec* 7(1-2) : 43-54.
- CHAPDELAINE, Claude 1989 : *Le site Mandeville et la variabilité des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- CHEVRIER, Daniel, 1977 : *Préhistoire de la rivière Moisie*. Cahiers du patrimoine 5, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- CLERMONT, Norman, s.d. : *Une année décisive comme les autres : 1961*. Manuscrit de 9 pages, en la possession de l'auteur, écrit pour les 50 ans du département d'anthropologie de l'Université de Montréal.
- , 1982 : « Quebec Prehistory Goes Marching ». *Journal canadien d'archéologie* 6 : 195-200.
- CLERMONT, Norman, et Claude CHAPDELAINE, 1982 : *Pointe-du-Buisson 4 : quarante siècles d'archives oubliées*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- , 1992 : « Au pied du Cap Diamant, l'occupation préhistorique de la Pointe de Québec », in N. Clermont, C. Chapdelaine et J. Guimont (dir.), *L'occupation historique et préhistorique de la Place Royale à Québec*. Dossiers 76, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- GIROUARD, Laurent, 1972 : « Un site iroquoien sur la rivière Richelieu ». *Recherches amérindiennes au Québec* 2(1) : 50-54.
- , 1975a : *Station 2 : Pointe-aux-buissons*. Cahiers du patrimoine 2, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- , 1975b : *Île d'Orléans, reconnaissance archéologique, 1974*. Rapport soumis au ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- , 1979a : *CeEt-9, Place Royale de Québec*. Rapport annuel soumis au ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- , 1979b : *Reconnaissance archéologique à Deschambault, août 1979*. Rapport soumis au ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- MARTIJN, Charles, 1974 : « État de la recherche en préhistoire au Québec ». *Revue de géographie de Montréal* XXVIII(4) : 429-441.
- , 1978 : « Historique de la recherche archéologique au Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* 7(1-2) : 11-18.
- , 1998 : « Bits and Pieces, Glimpses and Glances: A Retrospect on Prehistoric Research in Quebec », in P.J. Smith et D. Mitchell (dir.), *Bringing Back the Past: Historical Perspectives on Canadian Archaeology* : 163-190. Mercury Series Archaeology Paper 158, Musée canadien des civilisations, Gatineau.
- MARTIJN, Charles, et Jacques CINQ-MARS, 1970 : « Aperçu sur la recherche préhistorique au Québec ». *Revue de géographie de Montréal* XXIV(2) : 175-188.
- SAPQ (Société d'archéologie préhistorique du Québec), 1967 : *Ébauche du rapport préliminaire sur le site de Pointe-aux-Buissons, Melocheville*. Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.
- , 1968 : *Rapport préliminaire, Pointe-aux-Buissons, été 1967*. Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.
- , 1969 : *Saison de fouilles 1968 : rapport préliminaire, Pointe-aux-Buissons, Melocheville*. Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.
- , 1970 : *Activités de la S.A.P.Q. 1969 : Pointe-aux-buissons, La Martre, Mandeville*. Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.
- , 1971 : *Rapport des activités de recherche sur le site iroquoien CaFg-1, 1971*. Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.

AU PAYS DES INNUS Les Gens de Sheshatshit

José Mailhot

Au pays des Innus
Les Gens de
Sheshatshit



RAQ

par José Mailhot

.....
Les Gens de Sheshatshit sont à présent connus grâce à la campagne qu'ils mènent depuis des années contre les activités militaires des pays membres de l'OTAN au Labrador. Ce livre propose une rencontre plus intime avec eux en montrant comment ils ont tissé des liens avec le territoire et avec les groupes innus du Québec.

Collection **Signes des Amériques**, n° 9

Un volume de 184 pages comprenant 9 tableaux, 38 figures, 24 planches, une bibliographie.
29,30 \$ (tps et port inclus)

Faire parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :
Recherches amérindiennes au Québec
6742, rue Saint-Denis, Montréal, Québec H2S 2S2